

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr 50 cent.

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à

EUG. TREMBLAY,

Gérant de l'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,

Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques le la DÉFENSE, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 2 Décembre 1899

Latins ?

Un cours d'histoire concernant la formation de la langue française est toujours bienvenu par ceux qui n'ont pas eu occasion de connaître ces matières.

N'allons pas croire cependant que les raisonnements font de nous des latins. Nous parlerions le pur idiome de Virgile et de Cicéron que cela ne constituerait pas un peuple latin de nous—excepté pour la langue. Les Irlandais parlent anglais, mais sont loin d'être des Anglais !

Vous convenez que, de toutes les populations de France, c'est la nôtre qui a reçu la plus légère infusion de sang latin. Nous sommes d'accord.

Je ferai observer que le midi de la France, où la plus forte dose de sang latin s'est portée, renferme une race très différente de la nôtre, non seulement par la langue, mais aussi par le mode d'existence, les occupations et les sentiments. Ceux-là sont visiblement pour tous des latins, même lorsque l'on ignore leur origine.

L'habitude qui règne parmi nous de dire que les Canadiens français sont de race latine nous assimile donc à des gens qui ne nous ressemblent pas.

Ornis dit comme moi que nous sommes latins parce que la coutume s'est établie de qualifier d'esprit latin, de sang latin, de croyance latine tous les Français.

Pourtant, Dieu sait — et les hommes le savent aussi—qu'il y a en France sept ou huit peuples

qui riment ensemble comme miséricorde avec hallebarde.

BENJAMIN SULTE.

On vient de lire un nouvel article de M. Sulte sur notre qualification plus ou moins fondée de Latins. Je trouve bien que notre honorable correspondant ne démolit ni les "raisonnements" ni les faits de ma réponse à son premier article. Mais je n'insiste pas, laissant au lecteur, qui a devant lui toutes les pièces du débat, le soin de formuler son jugement sur la matière.

Du reste, l'accord s'est joliment fait entre nous, puisque M. Sulte consent, plus ou moins explicitement, que nous soyons latins suivant l'usage de dire, par la langue, et même par le sang—quoique à dose légère.

Après cela, j'aurais mauvaise grâce à ne pas être de son avis sur l'utilité des "cours d'histoire concernant la formation de la langue française."

ORNIS.

CONSOLATIONS OPPORTUNES

Un des derniers jours de cet automne, je cheminai péniblement, seul, à travers les campagnes désolées. Mes yeux n'apercevaient que champs dépouillés, plantes cassées et flétries, arbres sans nids et sans feuilles : mes idées étaient sombres comme tout ce qui m'entourait. Tout à coup mon cœur se dilate, le bonheur s'y répand comme un baume divin, un bien-faisant sourire enfin me monte au visage, me voilà presque en paradis. Quel événement soudain avait donc ainsi consolé mon âme et soulagé mon cœur ? Voici.

Sur un tertre encore vert, près du chemin, j'avais aperçu un enfant, gracieux et joyeux, debout, et me regardant à travers un sourire. La tête était couronnée d'une jolie petite toque de laine blanche, laquelle était surmontée, juste au milieu, d'une touffe de laine de la même blancheur immaculée.

Que vous dirai-je ? J'avais cru voir l'Enfant Jésus de Prague lui-même, m'apparaissant pour me consoler et jeter un peu de bonheur sur ma route. Vous connaissez sans doute, chers lecteurs, cette belle statue ou image de l'Enfant

Jésus. Il est debout sur un trône, vêtu d'une robe flottante ; il a au front un sourire et dans la main le monde qu'il bénit amoureusement. L'enfant que je venais de voir n'avait pas le globe du monde dans sa main, sans doute ; mais mon imagination et mon cœur m'eurent vite fait voir que l'innocence angélique des enfants met dans leurs mains tous les cœurs, et qu'ainsi ils sont maîtres du monde dans ce qu'il a de meilleur.

Je saluai donc longuement et aussi gracieusement que je pus ma poétique et toujours souriante apparition, et je continuai mon chemin heureux comme aux plus beaux jours.

De temps en temps, dans la vie, la Divinité Providence nous ménage de ces agréables surprises pour nous faire oublier les heures amères des tristesses et des contradictions. Dans les tribulations ordinaires, la nature qui nous entoure a des ressources suffisantes pour ramener la joie au cœur. Dans les tribulations plus grandes les moyens sont plus puissants. Voici qui confirme cette vérité.

Saint François d'Assise, à la fin de sa vie, était brisé par la souffrance : elle ne lui laissait presque plus de repos. Une nuit, consumé par la fièvre, et ne pouvant fermer la paupière, il exprima le désir qu'on lui fit un peu de musique pour reconforter son âme. Comme il n'y avait point d'artiste dans la maison et que les Frères s'excusaient sur leur ignorance, Dieu ne dédaigna point de venir lui-même au secours de son fidèle serviteur. Un Ange lui apparut, une viole à la main ; et laissant glisser l'archet sur son instrument, il en tira des sons si suaves, si harmonieux, que l'âme du Saint en était comme enivrée et que toutes ses douleurs disparurent. Le saint Patriarche ne put taire ce prodige à ses compagnons, et il affirma que, si l'Ange eût donné un second coup d'archet, son âme, entraînée par cette divine mélodie, se fût échappée de son corps.

C'est ainsi que se balancent, dans la vie, des jours, des mois, des années de tribulations, par des instants de délices que Dieu verse quelquefois dans nos âmes. Mais il faut savoir attendre.

SERENO.